

Zeitschrift: Pionniers suisses de l'économie et de la technique
Herausgeber: Société d'études en matière d'histoire économique
Band: 10 (1992)

Artikel: Alfred Stucky (1892-1969) : un grand ingénieur et un réalisateur authentique
Autor: Cosandey, Maurice
Kapitel: L'homme det l'humaniste
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1091183>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'homme et l'humaniste

La jeunesse

Originaire de Oberneunforn (Thurgovie) et Dägerlen (Zurich), Alfred Stucky est né le 16 mars 1892 à La Chaux-de-Fonds où son père Jean était hôtelier-restaurateur. Sa mère, Marguerite, née Bhend, lui a donné un frère Charles et trois sœurs: Marie, Ida et Lina. Après l'école primaire et le progymnase, il entre à l'Ecole de mécanique où il reçoit le certificat d'aptitude professionnelle le 8 avril 1908. Mais ses grandes capacités intellectuelles lui font prendre conscience de ses potentialités. Soutenu par sa famille, il entre au gymnase de La Chaux-de-Fonds qu'il termine avec la maturité pour entrer à l'Ecole polytechnique fédérale à Zurich. Il y fera de brillantes études d'ingénieur civil avec déjà une prédilection pour les constructions hydrauliques. Il obtient le diplôme le 10 juillet 1915. Il reçoit $17\frac{1}{2}$ pour son travail pratique de diplôme. La note maximum est 6 mais l'épreuve pratique compte triple. $17\frac{1}{2}$ n'est pas divisible par 3. Pourquoi cette petite pénalité? Mystère. On sait que certains jury ne donnent pas la note maximum. Question de principe.

Diplôme
d'ingénieur
civil,
10 juillet
1915

EIDGENÖSSISCHE
TECHNISCHE HOCHSCHULE
=

ZÜRICH, den 10. Juli 1915.

KANZLEI DES
SCHWEIZERISCHEN SCHULRATES

Herr *Alfred Stucky*, von *Oberneunforn (Thurgau)*,
Studierender der Ingenieurschule, hat die **Schlußdiplomprüfung**
für **Bauingenieure** mit folgendem Ergebnis abgelegt:

	Note
Vermessungskunde	6
Baustatik I und II	$5\frac{1}{2}$
Brückenbau I und II	$5\frac{1}{2}$
Grundbau und Wasserbau	6
Straßen- und Eisenbahnbau I und II und Eisenbahn- betrieb	$4\frac{3}{4}$
Baumaterialienkunde I und II und armerter Beton	$5\frac{1}{2}$
<i>Besondere Eisenkonstruktionen</i>	$5\frac{3}{4}$
Diplomarbeit	$17\frac{1}{2}$

Auf Grund dieses Resultates wird ihm das Diplom erteilt.

Für Richtigkeit,
Der Sekretär des schweiz. Schulrates:
J. Stucky

Pendant ses études, il effectue des stages, déjà attiré par les problèmes concrets et les contacts humains. Du 1^{er} novembre 1911 au 29 février 1912, il travaille au bureau R. Meyer à Spiez pour la ligne du chemin de fer Zweisimmen–La Lenk et pour la correction de la Simme. Ensuite il poursuit dans l'entreprise Favetto, Bosshard, Steiner et Cie pour la construction du chemin de fer du Lac de Brienz. En mars et avril 1914, il passe cinq semaines chez Dyckerhof et Widmann AG (Biebrich a. Rhein) aux chantiers de l'Emscher, à Dortmund.



A. Stucky à 28 ans



*Nelly Stucky
avec Jean-Pierre et Antoinette*

Pendant toute sa carrière, ce qui signifie toute sa vie puisqu'il a pratiqué jusqu'au bout, A. Stucky restera marqué par sa double formation. De son passage à l'Ecole de mécanique et des stages effectués pendant les études, il gardera un sens profond du concret ainsi qu'une attention vis-à-vis de ceux qui réalisent et bonifient les plans et calculs des ingénieurs. De sa formation universitaire, il utilisera à fond les connaissances acquises pour parachever l'effet de son autorité naturelle.

En 1916, il épouse Nelly Mathis, née le 9 septembre 1892, dont le père, architecte, est directeur des Services industriels de La Chaux-de-Fonds. Deux enfants sont issus de ce mariage, Jean-Pierre le 22 août 1917 et Antoinette le 27 novembre 1918.

La famille vivra à Bâle jusqu'à son déplacement à Lausanne où A. Stucky est nommé professeur extraordinaire à l'Ecole d'ingénieurs.



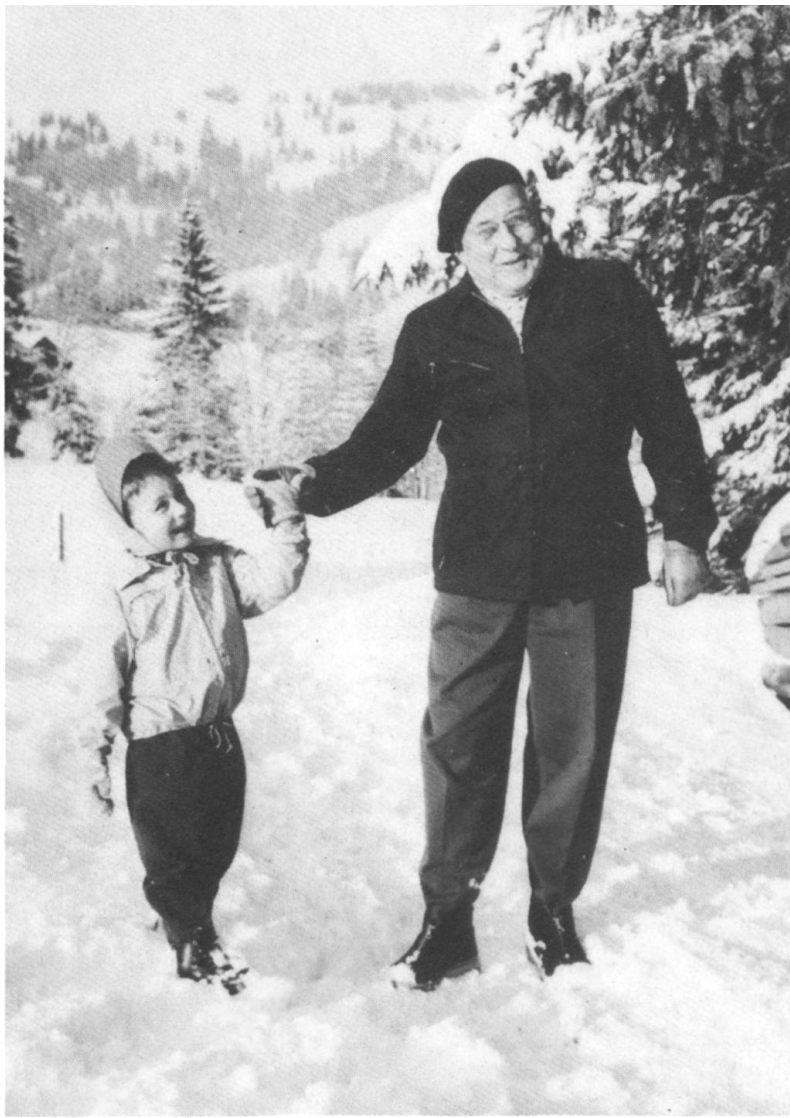
A. Stucky en excursion avec Jean-Pierre et Antoinette



N. et A. Stucky avec leur petit-fils Miguel 1952



*Emma Mathys-Merian
apprenant à tricoter
à Jean-Pierre et Antoinette*



*A. Stucky avec son
petit-fils Miguel
à Saanenmöser*



A. Stucky avec deux de ses petits-enfants, Anne Dorine et Christian

La maturité

Epoux et père attentionné, A. Stucky était un patron dans le sens plein du terme. Il en imposait naturellement et il fallait avoir reconnu son objectivité et sa grande sensibilité pour pouvoir être libéré de tout sentiment de contrainte. Une fois la confiance établie, c'était un vrai plaisir de travailler avec lui. Il avait une réelle compréhension pour l'inexpérience des jeunes collaborateurs et c'était toujours avec un grand bénéfice que l'on ressortait d'une conversation avec lui. Ses étudiants aussi étaient à la fois sous le charme et quelque peu craintifs au départ. Mais la bonté du professeur chassait rapidement la crainte en faveur d'un travail fructueux. Homme de synthèse, brillant ingénieur, concepteur technique prudent, pédagogue, il avait tout pour séduire ses étudiants mais aussi ses clients. Il maintenait des relations personnelles privilégiées avec ces derniers, parfois un peu au détriment de la liberté du chef de projet. Ses qualités de synthèse ne l'empêchaient pas d'être très attentif aux détails, qui souvent font eux, la qualité d'une construction. Sa capacité de donner d'un coup de crayon la forme idoine d'un déversoir ou d'un radier de protection contre les affouillements faisait parfois le « *désespoir* » des étudiants en quête de leur propre solution.

L'homme social

Pour montrer sa sollicitude sociale, il est facile de trouver quelques situations concrètes:

- A la fin des années quarante, exécutant des travaux en Espagne, il fait la connaissance d'un jeune dessinateur, Francisco Crespo, qu'il engage dans son bureau. Les progrès et la volonté d'apprendre de ce jeune homme sont tels qu'A. Stucky lui donne la possibilité d'entrer à l'Ecole polytechnique d'où il sortira en 1956 avec le prix pour le travail de diplôme le plus original au point de vue scientifique.
- En 1935, la situation économique générale est mauvaise. La situation des cadres techniques est particulièrement difficile. Président de la Société vaudoise des ingénieurs et des architectes, il propose aux milieux politiques et professionnels la mise sur pied du Bureau d'entraide technique. Il en prend la présidence. Les offres et les demandes d'emploi y sont concentrées, les contacts établis. Grâce à son attitude active, ce bureau a rendu d'excellents services notamment pendant la période de mobilisation 1939–1945. Il fut dissout en 1947 suite à l'amélioration substantielle de la situation économique.

– Vers la fin de la guerre de nombreux étudiants et professeurs italiens se réfugièrent en Suisse. Parmi eux se trouvait le professeur Colonnetti, l'un des pionniers du calcul des structures à la plasticité. A. Stucky proposa l'organisation d'un camp d'internement pour les étudiants ingénieurs sous l'autorité du professeur Colonnetti. Ces étudiants admis après contrôle par une commission de professeurs italiens ont suivi la plupart des cours normaux à l'Ecole avec en plus des cours spéciaux donnés par des professeurs italiens. Vu la durée de l'internement, il fut possible de réaliser un enseignement complet et coordonné avec des examens dont les résultats ont été reconnus en Italie.

– Membre du Rotary dès la fin des années vingt, il présida le club de Lausanne pendant l'année rotarienne 1937/1938. Il fut élu gouverneur pour l'année 1944/1945 lors de la conférence du 17^e district réunie à Zurich. C'était la guerre. Mais un grand espoir se faisait jour car le débarquement des alliés en Normandie avait réussi. Aussi A. Stucky ne s'était pas contenté, au moment de la passation des pouvoirs, de prononcer les paroles d'usage mais avait défini un programme au sens très large qui avait impressionné ses auditeurs. Il avait notamment montré d'une manière per-



A. Stucky lors d'une réunion au club de Rotary de San Cristobal, Vénézuéla, 1945

cutante que l'avenir de l'Europe et du monde ne pouvait être l'affaire de quelques meneurs charismatiques ou de grands congrès, mais qu'il dépendait d'efforts collectifs. Il n'existait qu'une formule: travailler, chacun à sa place en fonction de ses capacités naturelles, en se laissant guider par l'idéal chrétien, ce qui correspondait aussi à la volonté de servir des rotariens.

L'expert

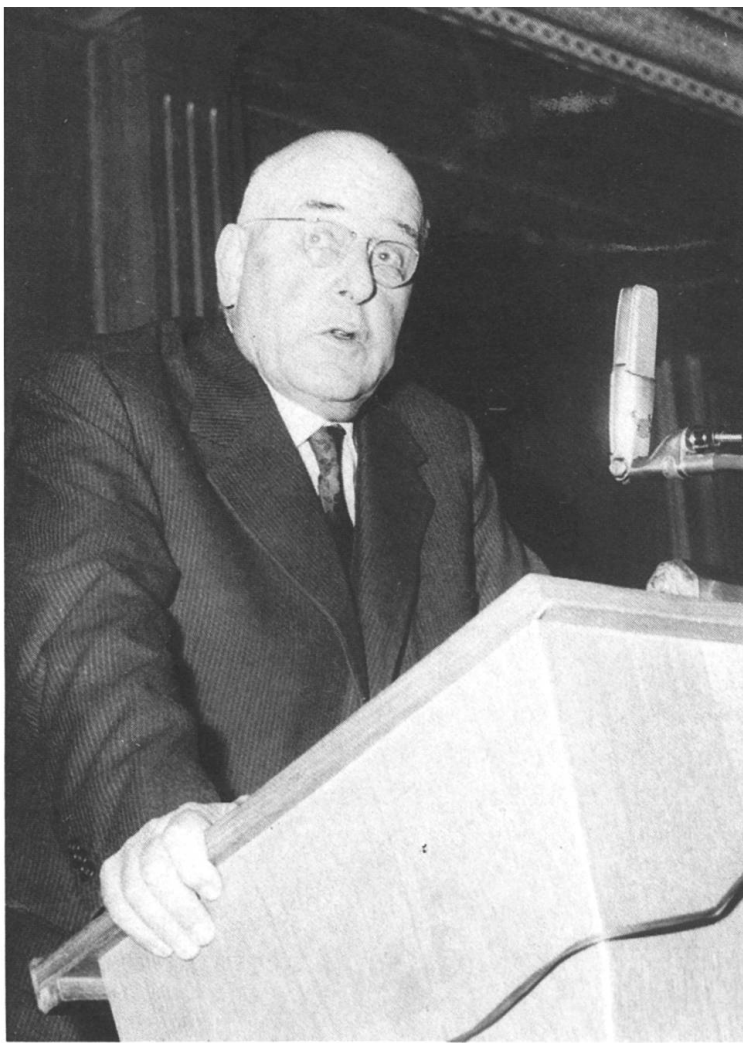
Cette volonté de servir s'est également manifestée par la participation à l'activité scientifique internationale. Il collabore à la création en 1925 de la Commission internationale des grands barrages ainsi qu'en 1926 à celle de la Commission suisse des grands barrages devenue en 1948 le Comité national suisse des grands barrages. Il aura là comme collègues et parfois concurrents des personnalités qui ont également joué un grand rôle dans le développement de la construction des barrages en Suisse: J. Bolomey, H. Eggenberg, O. Frey-Bär, H. Gicot, H.-E. Gruner, H. Juillard, A. Kaech, M. Lugeon, E. Martz, E. Meyer-Peter, M. Ritter, M. Ros, W. Schurter, A. Zwyzgart.

C'est dans cette Commission que les autorités fédérales trouvèrent les experts pour assurer la qualité de la surveillance incombant à l'Etat. Par exemple, pour le barrage-poids de la Grande Dixence, un triumvirat formé de H. Gicot, E. Meyer-Peter et A. Stucky fut désigné.

Sur un plan plus général, il fut administrateur puis président du Bulletin technique de la Suisse romande ainsi que membre du Conseil d'administration des Ateliers de construction Oerlikon.

Le conférencier

Père de famille, ingénieur, manager, professeur, toutes ces responsabilités ne l'ont pas empêché de faire de nombreuses conférences sur l'Ecole d'ingénieurs et sur ses expériences d'ingénieur-conseil. Mais il s'est exprimé également sur des questions fondamentales. Ses contacts avec les maîtres d'œuvre et les étudiants l'ont interpellé sur le sens de la modernité et du progrès. Il a cherché la liaison entre sciences techniques et sciences humaines en invitant des conférenciers: économistes, sociologues, politologues ou historiens. Il a lui-même beaucoup réfléchi sur les rapports entre la technique et le progrès. En 1950 à la remise des diplômes, il prononce le 9 février un discours intitulé « *Humanisme et technique* » qui sera



A. Stucky lors de l'assemblée générale du club d'efficiencce, Lausanne, 1958

publié dans le N° 1, 1951 de « Perspectives ». Ce qu'il dit à ceux qui sortent pourra être très utile à ceux qui sont entrés. Et il est très clair:

« Si vous n'aspirez à devenir mieux que d'habiles constructeurs de machines ou d'ouvrages d'art, ou directeurs de fabrication, vous resterez des individus, prisonniers de la masse anonyme. Votre profession doit s'élargir pour faire de vous des personnalités capables de façonner leur destin. Je veux donc espérer que vous avez choisi la carrière d'ingénieur ou d'architecte non seulement à cause des facilités matérielles qu'elle peut offrir, mais aussi parce qu'en vous donnant les moyens de participer à une œuvre créatrice, elle vous permettra de prendre votre part de responsabilité. »

Après avoir constaté qu'en psychologie comme en physique, les entraves apportées à la pensée par un dogmatisme rationnel sont rompues il conclut par cette recommandation: Les

« positions d'avant-garde de la science moderne ouvrent des perspectives reconfortantes à tous ceux pour qui leur formation rationnelle rend difficile de jeter un pont entre l'ordre mécanique dans lequel ils travaillent et l'ordre spirituel dont ils sentent obscurément le besoin. Les récentes conquêtes de la science doivent nous encourager à nous élever de plus en plus du plan de la matière à celui de l'esprit.

Le moment est donc venu d'imaginer un enseignement qui associerait la culture générale et la préparation professionnelle, qui allierait le sens technique aux humanités, mais aux humanités élargies par l'apport des sciences et des philosophies scientifiques modernes. »

Cet exposé aux diplômés de 1950 ouvre une période d'intense présence sur le plan extérieur. Ayant pratiquement atteint, en 1953, son but quant à l'acquisition des terrains au sud de l'avenue de Cour 33 où l'Ecole s'est installée dès 1943, il porte son effort sur l'explication et la démonstration de l'importance que prend le développement de la science et de la technique pour l'avenir économique et social de l'humanité. Il veut toucher les gymnasiens pour leur montrer l'intérêt des études d'ingénieur et d'architecte, il veut alerter les industriels pour qu'ils prennent conscience de l'importance de la recherche et de l'intérêt de s'unir pour la faire et il veut finalement promouvoir la mise sur pied d'une politique (plus exactement d'une stratégie) de la science et de l'enseignement supérieur. Pour cela, il n'hésite pas à répéter une conférence dans diverses sections de la Société suisse des ingénieurs et architectes telle *« L'ingénieur en face de l'évolution de la civilisation technicienne »*, 1955, 1956, ou *« L'homme est-il prisonnier de la civilisation technique? »* 1957. Face aux industriels et autres intéressés, c'est *« Les chances et les risques de la Suisse dans la compétition technique internationale »* 1960, ou *« Seule une politique suisse de l'enseignement universitaire pourra favoriser l'accélération de la formation des cadres »* 1961. Lors de ces interventions, il a une vision prospective remarquable car plusieurs de ses souhaits ou de ses propositions ont été réalisées dix ans plus tard. Son souci de la relève est illustré par la fin du discours sur *« Les chances et les risques de la Suisse dans la compétition internationale »*:

« Le risque signalé dans le titre de mon exposé, c'est le vieillissement et l'embourgeoisement de la nation . La chance réside dans la poussée des jeunes, à laquelle les adultes doivent ouvrir la voie, pour qu'elle ne s'exerce pas d'une manière explosive et désordonnée, mais dans le sens d'une meilleure productivité. »

Le penseur

Mais la pensée d'A. Stucky, fruit de son expérience et de son intelligence, qui reflète le mieux l'homme et l'humaniste est celle de son discours « *L'homme est-il prisonnier de la civilisation technique?* » fait le 26 septembre 1957 au Club 44 à La Chaux-de-Fonds.

Cette conférence mériterait ici une publication intégrale. Elle prendrait malheureusement beaucoup trop de place. On peut cependant faire apparaître sa richesse par quelques citations percutantes:

« Dans une civilisation de techniciens et de spécialistes, la culture générale n'est pas un luxe, mais une nécessité . . .

On pouvait, au XIX^e siècle encore, rêver d'un monde où tout homme trouverait dans son entourage un tremplin pour s'évader dans une solution individualiste du problème de la vie. Cet âge du libéralisme est aujourd'hui révolu.

L'humanité, commençant à craindre de voir s'épuiser les ressources qui sont immédiatement à sa portée, se trouve devant la nécessité de s'orga-



A. Stucky avec, à gauche, le professeur D. Bonnard et à droite le professeur Bernard Vittoz (Photo Studio H. Wyden)

niser mieux, pour exploiter rationnellement ses réserves en nourriture et en énergie. Un premier fait capital s'impose à l'évidence, c'est l'importance croissante de la science et de la technique. Les savants eux-mêmes se voient contraints de se grouper en systèmes organiques s'ils veulent rester à même de résoudre les problèmes de plus en plus complexes qui leur sont posés. Cette évolution auto-entretenu tend toujours dans le sens d'une plus haute cérébralité . . .

Un second fait essentiel à noter, c'est que les entreprises elles-mêmes se groupent en complexes de plus en plus grands et efficaces. La contrepartie en est que l'individu se spécialise toujours davantage. Le danger de cette spécialisation, c'est qu'elle risque de dépouiller l'individu de ce qui en faisait l'essentiel, c'est-à-dire la personnalité. Chacun croit faire son devoir en étant efficient dans les limites qui lui sont assignées; très peu se soucient de l'opportunité générale de l'effort collectif . . .

Même les loisirs, qui seraient l'occasion de rompre le cercle dans lequel l'organisation l'enferme, sont eux-mêmes devenus la proie des techniques; les loisirs qui devraient rester le refuge de la personnalité tendent de plus en plus à être aussi organisés, commandés, codifiés.

L'homme, dont la constitution ne lui permet pas d'affronter sans défenses la nature, a créé, comme intermédiaire entre elle et lui, la technique. Il a perdu, de ce fait, le contact avec son cadre naturel et n'a, aujourd'hui déjà, presque plus de rapports qu'avec cette médiatrice. Comme par le passé pour la nature, il craint de ne pouvoir affronter sans risques le monde artificiel qu'il s'est donné. Il cherche à créer de nouveaux instruments comme intermédiaires entre la technique et lui, par exemple la cybernétique qui ne serait qu'une technique au second degré: la technique des techniques . . .

La collectivisation de la recherche scientifique et technique et son complément, la socialisation de la vie, sont toutes deux issues d'une pensée généreuse. Elles sont donc bien dans la ligne de l'évolution si elles expriment la nette volonté d'attaquer non seulement pour jouir plus et savoir davantage, ce qui est parfaitement légitime, mais tout autant pour activer ce qu'il y a de meilleur dans l'individu.

Dans la phase à venir de l'évolution, c'est par une synthèse qu'il faudra sauver ce qu'il y a de généreux dans l'effort de socialisation et de noble dans les égoïsmes individuels. Un retour en arrière est inconcevable; mieux vaut, ayant reconnu la direction à suivre, en écarter les obstacles et veiller à ne pas en dévier.

Mais, auparavant, une question essentielle se pose. Peut-on admettre comme assuré que la cérébralisation constatée de l'humanité aboutira à une solution convenable, ou doit-on craindre que celle-ci finisse dans le

chaos, ce que d'aucuns craignent aujourd'hui? En d'autres termes, est-il certain que l'humanité s'ennoblit, comme il est certain que l'univers matériel se dégrade? Rien ne permet d'affirmer que l'expérience humaine doit aboutir. La synthèse que nous entrevoyons implique des risques. Risques externes et, tout aussi graves, plus immédiatement menaçants, risques internes . . .

Risques internes plus immédiatement menaçants, ai-je dit. En voici un: une civilisation technicienne qui risquerait de faire de l'individu un simple agent, passif à la manière des termites et des fourmis, responsable de sa seule activité particulière mais aveugle en ce qui concerne la marche générale, serait-elle réellement dans la ligne de l'évolution? Certainement pas. La comparaison avec les termites ne me vient pas à l'esprit par hasard; elle était très en vogue il y a une vingtaine d'années. Pour se convaincre qu'il s'agit d'une fâcheuse déviation, il suffit de considérer que l'évolution générale du monde animé a donné naissance à deux lignées: celle des arthropodes, qui a rapidement plafonné avec les collectivités termitières et autres, et celle des primates qui a abouti à notre humanité. Ce serait une absurdité pour nous que de tolérer la moindre déviation vers les formes inférieures du psychisme mécanisable des insectes, si intéressantes et efficaces puissent-elles paraître . . .

La question est de savoir comment des développements inéluctables peuvent être harmonisés avec les besoins spirituels, sociaux, et physiologiques élémentaires de l'homme. Si ce problème fondamental ne trouve pas une solution satisfaisante, notre civilisation finira par se détruire elle-même pour avoir supprimé une chose, qui est la condition même de son existence: la survivance d'hommes en bonne santé, capables de travailler avec joie (Bavink) . . .

La Pensée, cet attribut spécifique de la lignée humaine, doit être jalousement préservée. Elle doit pouvoir s'épanouir en toute liberté et partout. C'est à cette condition seulement que les grands nombres joueront leur rôle compensateur . . .

Le but n'est pas de jouir plus, ni de savoir plus, mais d'être plus. Etre plus, c'est certainement savoir et pouvoir davantage, mais c'est encore autre chose. Cette autre chose ne peut être que l'objet d'une philosophie. C'est précisément ce qui fait dire au philosophe Goussier: « La technique, consciente de ses responsabilités, ne pourra donc pas faire l'économie d'une philosophie, si ce n'est d'une religion. » D'ailleurs, les messages de nombreux penseurs, et spécialement le message chrétien, nous éclairent suffisamment sur le but . . .

L'effort de socialisation que nous avons reconnu parfaitement légitime, pour qu'il reste dans la ligne de l'évolution, doit se limiter aux travaux

de recherche et de production et à l'aménagement des formes extérieures de la vie. Il doit laisser toute liberté aux individus pour l'organisation de leurs loisirs et de leur vie intérieure. Pour qu'il ne risque pas de faire dévier l'humanité vers des formes mécanisées, inférieures, de la société, il doit être compensé par un effort conjugué vers l'intériorisation des individus. C'est pourquoi, dans le monde des spécialistes où nous sommes désormais condamnés à vivre, la culture générale n'est pas un luxe, mais une nécessité . . .

Je résume: la ligne de l'évolution pousse inexorablement vers toujours plus de cérébralité une humanité qui a dû se défendre par des techniques appropriées contre les forces de la nature et qui, aujourd'hui, se voit obligée de se protéger contre les effets de ses propres techniques. Elle a, de ce fait, été amenée à coordonner ses efforts dans un travail collectif, scientifique et industriel. Parallèlement, l'humanité a dû s'organiser socialement, afin de chercher à assurer la sécurité de chacun.

Mais, nous tous qui sommes les bénéficiaires de ces succès indiscutables sur le plan technique et sur le plan social, restons des hommes avec leurs instincts primitifs et ne savons pas toujours user avec la sagesse désirable des bienfaits qui nous ont été donnés . . .

En d'autres termes, la collectivisation vers laquelle nous sommes inexorablement entraînés ne doit pas consister dans la fusion des individus en une masse amorphe, mais au contraire résulter d'une cristallisation où s'accuseraient les personnalités individuelles polarisées . . .

Le mouvement de socialisation de la recherche et de collectivisation de la vie implique évidemment un effort de discipline, non pas de soumission, mais de discipline éclairée. L'effort corrélatif d'individualisation n'est concevable que dans la liberté personnelle . . .

Malheureusement, la technique, telle qu'elle est organisée aujourd'hui, progresse au rythme étourdissant que nous lui connaissons, sans exiger des individus un effort personnel bien considérable, tandis que le perfectionnement corrélatif des individus – vingt-cinq siècles écoulés nous le prouvent – est infiniment plus difficile et plus lent. Et pourtant, c'est le judicieux équilibre entre ces deux efforts, l'un collectif et l'autre individuel, qui seul est capable d'acheminer l'expérience humaine vers une heureuse issue . . . »

Cette réflexion d'A. Stucky, faite à 65 ans, est l'expression d'une conviction profonde qui l'a toujours habité et qui a contribué à donner à sa personnalité son plus grand rayonnement. Celui-ci lui a valu l'admiration et la reconnaissance des ses pairs.

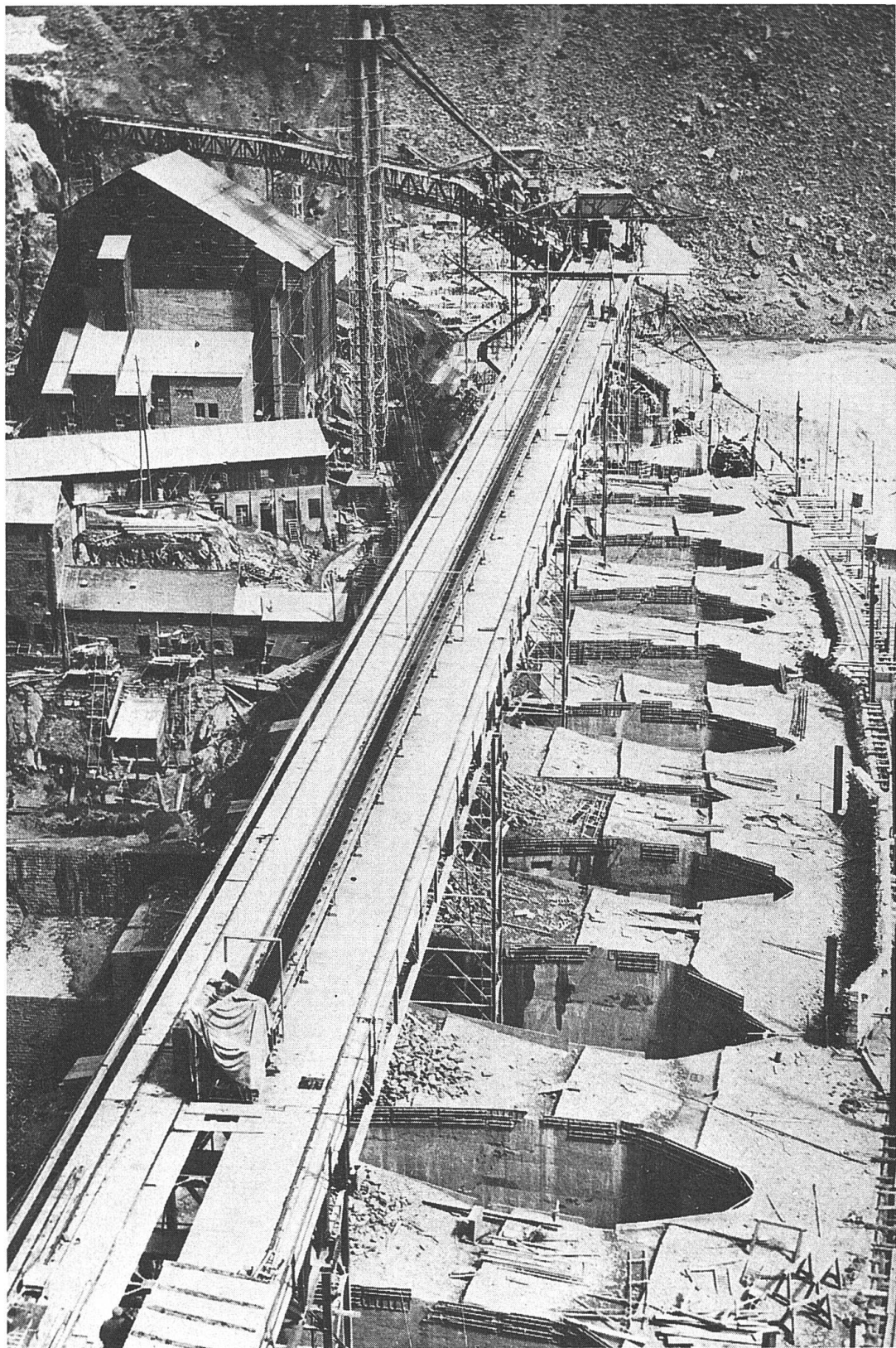
En 1955, il reçoit le titre de D^r ès sciences techniques h. c. de l'Ecole po-

lytechnique fédérale « *en témoignage d'estime pour son rôle éminent et fertile dans l'enseignement des sciences de l'ingénieur en Suisse, pour ses belles réalisations dans le domaine des barrages et des fondations, ainsi que pour ses efforts en vue de la coordination du travail de l'ingénieur et du géologue* ».

Il devient membre d'honneur de la Société suisse des ingénieurs et architectes et de la section vaudoise de cette société.

Il est fait Chevalier de la Légion d'honneur et Commandeur de l'ordre italien « *Al Merito della Repubblica* ».

Après sa retraite de directeur et professeur de l'EPUL au 31 mars 1963, il a poursuivi son activité d'ingénieur conseil jusqu'à son décès, le 6 septembre 1969, des suites d'une broncho-pneumonie contractée lors d'une visite de chantier.



Barrage-poids évidé de Dixence